

Depuis trente-deux pierres

*« Face à la destruction de la planète,
une montagne naviguant au point du jour. »*

Sous-commandant insurgé Moisés,
au nom des femmes, des hommes et des *autres* zapatistes,
Communiqué: Une Montagne en haute mer, octobre 2020.

À l'été 2020, aux abords du refuge de Vallonpierre, j'empile quelques pierres comme un écho aux cairns égrenés le long des sentiers alentours. Écho mal articulé, incomplet, déformé de rebond en rebond sur les falaises, finissant en un cairn à peine audible, dépouillé d'un rôle signalétique et d'une construction coutumièrement collective. Un monticule aux mesures approximatives de mon corps assis les jambes croisées ; trente-deux pierres qui érigent la sculpture minimale d'un alter-ego. Trente-deux pierres pour contenir mon homme-creux.

Les hommes-creux habitent dans la pierre, ils y circulent comme des cavernes voyageuses. Dans la glace ils se promènent comme des bulles en forme d'hommes. Mais dans l'air ils ne s'aventurent, car le vent les emporterait. Ils ont des maisons dans la pierre, dont les murs sont faits de trous, et des tentes dans la glace, dont la toile est faite de bulles. Le jour ils restent dans la pierre, et la nuit errent dans la glace, où ils dansent à la pleine lune. Mais ne voient jamais le soleil, autrement ils éclateraient. Ils ne mangent que du vide, ils mangent la forme des cadavres, ils s'enivrent de mots vides, de toutes les paroles vides que nous autres nous prononçons. Certains gens disent qu'ils furent toujours et seront toujours. D'autres disent qu'ils sont des morts. Et d'autres disent que chaque homme vivant a dans la montagne son homme-creux, comme l'épée a son fourreau, comme le pied a son empreinte, et qu'à la mort ils se rejoignent.¹

De la même manière que chaque geste déployé apporte et disperse ses conséquences, chaque homme et chaque femme produit et possède, dans le conte, son homme-creux, sa femme-creux ; à chaque être renvoie son contrepoids dans la matière.

1. René Daumal, *Le Mont Analogue*, Gallimard, 2014 (1981), p. 99-100.

Si j'existe, quelque chose, quelque part, m'annule. Quelque chose façonne les contre-formes de toutes mes constructions, récupère et retourne chacun de mes gestes, me longe en négatif. Entre mon *antipode* et moi, ne reste ainsi de l'un aucune trace que l'autre n'ait engloutie.

Traversant l'histoire des hommes-creux, se dessine et se devine la marche d'un monde qui génère son équilibre. Hors du récit, il nous revient alors en propre de maintenir la balance. Prendre en charge notre être-creux. Répondre des traces qu'on répand. Rattraper et assumer toutes nos présences abandonnées. S'occuper des suggestions de nous-mêmes que portent nos absences. Pour que tout ne s'écroule pas.

- Les éboulements, on les entend plus qu'on ne les voit.¹

En 1978, dans le coin supérieur gauche de sa toile intitulée *At the beginning was the Alphabet*, l'artiste Robert Filliou inscrivait la phrase-équation : « communiquer = sous-entendre ». À Vallonpierre, j'arpente les espaces pour faire infuser cette équivalence dans tout ce que je croise. Je l'insère dans les parois fissurées des falaises. Que sous-entendent alors les éboulements lorsqu'on les entend ? Que communique une montagne qui se désagrège ? Que dit-elle en creux ?

Ici, tout semble signifiant. Ici, on aimerait transformer chaque frémissement en une métaphore fondamentale. Peut-être parce que, d'ores-et-déjà en altitude, on voudrait encore monter en généralités. L'événement le plus infime devient alors une entrée dérobée vers la compréhension du monde. On charge un indice dans chaque détail.

1. Propos rapportés de Guillaume Bailly, gardien du refuge de Vallonpierre, lors d'une conversation en juin 2020.

À la fenêtre du refuge, sur les dormants en bois, s'accrochent des toiles d'araignées qui prennent le soleil devant des versants sombres qui lui tournent le dos. J'essaie de lire dans la géométrie des fibrilles de soie, la structure secrète des montagnes... Et j'attends, pour voir si les falaises s'écrouleront quand un insecte piégé s'agitiera dans la toile.

Tout relier. Tracer des constellations audacieuses, de pierre en pierre dans les reliefs. Considérer la montagne comme une cordée immense à l'assaut d'elle-même, un lien fragile mis en tension entre des affinités incertaines. Se tenir finalement sur ce fil d'interdépendances, à la croisée de toutes les choses, attentif à la pesanteur et aux vibrations à venir, en équilibre.



Vallonpierre, juin 2020.

L'équilibre, c'est peut-être justement ce que revendique et nous rappelle la montagne. Mais, de plus en plus, elle le raconte par l'effondrement. En creux.

Accrochée près de l'accueil du refuge de Vallonpierre, une affiche invite les randonneurs à signaler les thermokarsts qu'ils pourraient rencontrer au hasard de leurs excursions.¹

Les thermokarsts. En haute montagne ou dans les régions polaires, le pergélisol regroupe l'ensemble des sols gelés en profondeur de manière permanente. Sous l'effet de l'accroissement des températures, les glaces souterraines fondent et les sols se rétractent. Les thermokarsts sont les dépressions et les affaissements de terrains qui en résultent, des points d'impact sur les montagnes du dérèglement climatique. Ils sont les cratères d'un bombardement indirect, involontaire, opéré par des activités humaines globalisées.

Sur ces champs de batailles forcés, incoercibles, les terres de haute altitude se creusent dans des plissements de fruits secs, elles se vident de l'intérieur. Les reliefs dégorgent et s'ébranlent. L'eau réveillée murmure sous les pierriers, sourde en résurgences dans les pelouses alpines puis dévale et délave les versants en laves torrentielles ou en crues. Contractions et fuites, mouvements de repli et d'échappée gagnent en amplitude et forment peut-être la respiration de plus en plus saccadée des montagnes. Et si, du Déluge aux réseaux de la (des) Résistance(s), les hauteurs ont été, sous de multiples formes, des lieux de replis, elles le sont aujourd'hui dans une instabilité croissante. Si, sur nos sociétés, la montagne offre une mise à distance, un recul ; ce recul nous rapproche également d'autant plus le dos du mur.

1. <https://signalezlesthermokarsts.wordpress.com/>

*La croyance en la possibilité de s'extraire du monde, de s'aménager une survie acceptable, à l'écart du désastre nous apparaît illusoire et comme une autre forme de résignation.*¹

Parmi les livres habituellement consultables au refuge, on trouve les premiers numéros de la revue « d'histoires, de cultures et de luttes des montagnes », Nunatak.

Le nunatak, par ailleurs, est également une forme de repli, que la revue définit ainsi : « Dans la langue des Inuits, [il] désigne une montagne s'élevant au dessus des étendues gelées, où se réfugie la vie pour perdurer pendant l'ère glaciaire. »

Si la montagne reste un refuge : malmenée par nos modes de vie, elle nous abrite désormais à l'intérieur de nos propres vulnérabilités. Ces vulnérabilités, nous pouvons essayer de les consolider pour qu'elles se doublent d'une lucidité accrue. Dès lors, la montagne, sans être une solution à l'emballlement dévorant du monde, constitue peut-être un des milieux depuis lequel des pistes peuvent se dégager, des alternatives, s'engager. Dans ces espaces exacerbés et à partir d'eux, dans cette relation singulière qu'y entretiennent l'escarpement et l'ampleur, des possibles sont à modeler, des réponses à formuler et des gestes à entreprendre comme un sauvetage.

Car la modernité piège les montagnes. Elles lui échappent relativement, tout en étant, par rebond climatique, les moins épargnées par elle, celles frappées avec le plus de brutalité ; ses chambres d'écho. Entre l'aménagement des territoires ou leur délaissement, se dégage ainsi des routes qui, si elles s'opposent à première vue, se resserrent finalement dans un même cul-de-sac où tout se délite. Il faudrait alors sortir de ces voies trop

1. Édito, *Nunatak*, 2017, n°1, p. 2.

bien creusées qui suggèrent un choix impossible, par ailleurs imposé, et mènent à des impasses trop sûres d'elles-mêmes. S'en extirper, non pas pour les nier mais pour débusquer des lignes étroites où se frayer des passages perpendiculaires vers d'autres horizons. Des pistes d'où aborder la montagne, non comme un espace où se confrontent des oppositions mais un espace habité de nuances. Un milieu fait d'expériences au-delà de règles, de généralités contredites et de détails mémorables, de recoins plus vastes qu'un monde, de pénombres inespérées.

*Entre le désir
Et le spasme
Entre la puissance
Et l'existence
Entre l'essence
Et la descente
Tombe l'Ombre¹*

Ombre tombée et tendue entre toutes les variations donc, que Thomas Stearns Eliott évoque dans un poème intitulé *Les Hommes Creux*. Ombre qui s'ouvre comme une respiration, une pause depuis laquelle fomenter des éclaircies.

Je disperse finalement mon cairn pierre à pierre, après l'avoir charrié de mondes en mondes. J'en fait un petit éboulement où je suis la cause de la chute de chaque bloc. Je me demande si je suis l'homme-creux de quelqu'un d'autre, quelque part.

Mon cairn révolu résonne dans les pierriers et glisse dans les névés comme le début d'une métaphore.

1. Thomas Stearns Eliott, *La Terre vaine et autres poèmes*, Points, 2006.

Metz, novembre 2020.

Guillaume Barborini

Ce texte a été rédigé à la suite d'une semaine de résidence organisée par *L'Envers des pentes* au refuge de Vallonpierre, dans le Massif des Écrins, en juin 2020.